

# Pharanoïa

*de Vincent de Swarte*

C'est un ami qui m'a envoyé ce livre dont l'auteur, Vincent de Swarte, venait de mourir à 42 ans. Il ne m'aurait pas confié autrement un petit chat orphelin - dites, ça ne vous dirait rien de l'adopter ? Lui et moi savons de quoi les livres abandonnés par leurs auteurs ont le plus besoin : qu'on parle d'eux.

Ouvrir un livre qui m'avait été presque imposé m'a pris quelque temps. J'ai fini par le faire. Et alors, ce fut immédiat, j'ai compris mon ami, ce livre – « Pharanoïa » de Vincent de Swarte – demandait en effet à être lu, exigeait qu'on parle de lui, non parce que c'est un grand livre ( ce n'est pas un grand livre ) mais parce qu'il hurle la nécessité d'écrire d'un écrivain. Et l'horreur qu'a dû être sa course contre le chronomètre de la mort.

Pharanoïa est un recueil de nouvelles. Dans un style brillant, heureux de ses facilités, et s'en méfiant en même temps. Un style ni rassis, ni croûton, qui virevolte, joue avec lui-même, se regarde jouer, faire des grâces et des effets... De taille et de genre très différents, du quotidien contemporain au fantastique, de la science fiction à l'« auto-friction » chacune de ces dix nouvelles a un rapport avec la mort. On voudrait connaître leurs dates pour les comparer à celle du décès de leur auteur. Des questions en effet se posent. Lesquelles ont été écrites dans l'obsession d'une fin proche ? Lesquelles, sélectionnées, post mortem, en fonction de ce thème ? Mais peu importe, au fond.

L'essentiel est qu'on y sent à chaque ligne le surgissement volcanique des mots. Ainsi dans ce croquis d'un Monsieur Lafontin qui « avait brillé dans les affaires. Son regard avait la sensibilité d'un diaphragme d'appareil photo, qui, en une fraction de seconde, moulinait ses interlocuteurs dans la boîte noire de ses facultés dominantes ».

Mais, sous le chatolement, perce aussi la vérité inquiète d'un écrivain, prompt à s'interroger sur sa qualité d'écrivain, jusqu'à avouer qu' : « il préférerait la gêne de la nudité au cynisme car il savait que sa plume, bonne ou mauvaise, trempait malgré elle dans la nudité ».

Touchée par cette intrication de fragile et de virtuose, j'ai cherché l'homme, et consulté Google pour, de pioche en pioche, découvrir que Vincent de Swarte pouvait être vu comme « monstrueux, étrange et naïf ». « Un « romancier de référence en ce qui concerne l'expérience extrême ». « Après avoir commis trois livres pour enfants, » il se serait « tourné vers le côté obscur de la force ».

Sa photo le montre avec une bonne tête, et un sourire, pas vraiment gai, au coin de lèvres pleines. Un écrivain d'allure sympathique, souvent invité dans ces salons du livre, évoqués dans ses nouvelles comme des moments presque irréels, hors de sa vie de famille dans un appartement « qui ne fait pas du tout appartement d'écrivain ».

Son CV ? Sc.Po, dix ans de conception-rédac-

tion publicitaire, puis, les dix années suivantes, soit de 1996 à 2006, une quinzaine d'ouvrages dont une bonne moitié pour la jeunesse. Qu'il s'agisse de publicité ou de livres, ma première impression se confirme : en vingt années de vie adulte, tous les œufs de cet auteur semblent bien avoir été mis, et même avec urgence, dans le seul panier de l'écriture.

Tout cela, oui. Mais c'est dans le roman horrifique qu'il se serait le plus illustré. « À me lire vous sombrerez, un coup sur la tempe, le coton dans les jambes, voilà la seule littérature possible » écrit-il dans « *Pharanoïa* », comme un écho à « *Pharicide* », le roman qui, dans ce genre, paraît avoir été, à la fois, son coup d'essai et de maître. Est-ce, je me demande, pousser beaucoup qu'entendre dans le néologisme de « *Pharicide* » une trace de « *parricide* » ? Et rapprocher ce titre d'un passage de *Pharanoïa* : « j'ai pensé à mon père géniteur (...) je ne peux en parler qu'en écri-

vant, c'est-à-dire, en criant, et non en parlant. Je ne peux en parler qu'en mentant, brodant, enjolivant, enlaidissant, biaisant, outrant, outrageant, masquant de symboles, pour que ces symboles débusquent ma réalité insondable, indicible, douloureuse » ?

Pas clair, clair, dira-t-on ? On devrait pousser plus loin... Plus fin... Mais comment pousser plus loin et plus fin quand la vie débouche trop tôt sur le trou noir ? Quand la page qu'on écrit est comme cette copie d'examen que vous arrache un pion, cauchemar après cauchemar, avant que vous n'ayez pu la finir... une ligne encore, par pitié, monsieur le bourreau !

**Béatrice NODÉ-LANGLOIS**

---

*Pharanoïa*

*de Vincent de SWARTE*

*Éditions DENOËL, 15 €*